

---

## PAUL COLLART

1878-1946

Qu'une amitié de près de cinquante ans me rende difficile de parler, comme il le faudrait de l'oeuvre de Paul Collart, c'est ce que le lecteur ne sentira que trop aisément. Les souvenirs d'une si constante fidélité me font sa personne si présente que je crains de l'offenser en déchirant le voile de discrétion dont il avait la fierté d'envelopper toutes ces démarches et toutes ses pensées. Il était né dans cette rude Lorraine, qui n'aime livrer son âme qu'à bon escient, mais qui la donne alors tout entière. Chez Paul Collart, derrière cette réserve, veillaient paradoxalement ensemble une ironie clairvoyante et une généreuse bonté. C'est dans le foyer intime où brillait la flamme d'une intelligence lucide et d'un courage caché mais ardent, que sa vocation a pris naissance et cette origine a marqué ses travaux des qualités qui sont les siennes : impeccable probité qui leur donnait la précision et la solidité, curiosité qui lui ouvrait tous les domaines où pouvait s'enrichir son information, large sympathie humaine qui lui inspirait le sens de la vie. Cet humanisme, il l'avait puisé dans ses études classiques, mais aussi au contact de ses élèves, qui furent d'abord et longtemps des enfants. Ce n'est sans doute pas sans étonnement que ceux qui l'ignorent apprendront que l'oeuvre de Paul Collart a été accomplie pour une grande part alors qu'il était professeur des classes de grammaire aux lycées de Bar-le-Duc, Douai, Lille et Neuilly. On lui avait offert un enseignement aux universités de Strasbourg et de Lille. Il ne voulait pas quitter ses sixièmes. Ce n'est qu'en 1928 quand je dus abandonner la Sorbonne que, sur ma prière, il consentit à prendre une succession pour la quelle il était tout désigné. De l'Institut de Papyrologie que je lui laissais alors en formation, il fit un centre de travail actif et fécond. Ses disciples de France et ceux qui sont dispersés dans le monde, de la Grèce aux Etats-Unis, l'ont attesté d'une voix unanime.

C'est à Lille alors qu'il n'était qu'un étudiant que Paul Collart a débuté dans la Papyrologie. Il a collaboré à l'édition des *Papyrus de Lille*. Il aimait à se proclamer mon élève, et il est vrai que je m'étais attaché à lui dès que je l'ai connu ; mais Collart étaient de ceux qui doivent plus à eux-mêmes qu'à leurs maîtres et dans le travail commun sa part fut considérable. Il donna des soins particuliers au déchiffrement



des comptes de tenure dont les commentaires lui doivent beaucoup comme à Jean Lesquier. Mais comment faire des parts dans une association si étroite? Nous n'étions pas toujours réunis dans ces anciennes années. Le mouvement de nos carrières et les autres exigences de la vie nous ont souvent séparés et de cette séparation nos travaux ont certainement autant souffert qu'ils ont profité des moments où nous étions ensemble. Mais proches ou éloignés les uns des autres, nous formions un groupe dont j'étais l'aîné, auquel se rattachèrent bientôt Paul Collomp, Germaine Rouillard, puis Henri Henne. Dès Lille, Collart avait collaboré à la *Revue de Philologie* (*Nonnos epigrammatiste* t. XXXVII (1913), p. 142) à laquelle il devait plus tard tant donner.

Les épreuves de la guerre lui furent particulièrement dures. Surpris par l'invasion à Conflans en 1914, il subit les affreuses contraintes de l'occupation, qui fit de lui d'abord un terrassier, en suite un maître d'école. Enlevé plus tard et transporté dans des camps allemands, il y resta captif un an et demi. Il sut y organiser un enseignement pour les étudiants prisonniers comme lui.

Au retour il reprend son poste et son travail : nous achevons ensemble le tome III des Papyrus de Lille et donnons sous nos deux noms divers articles comme ceux que l'on peut lire dans les *Mélanges Lumbroso* et dans *Aegyptus*. Il commence à étudier les Papyrus Bouriant que j'avais rapportés d'Egypte, et que j'eus l'heureuse idée de lui confier. Cette édition modèle (1926) est dans toutes les mains. Elle contient des textes littéraires pour les quels il avait une prédilection, ce qui ne l'empêche pas de débrouiller les questions administratives et, à propos d'un grand registre du II<sup>e</sup> siècle provenant d'Hiera Nesos de donner la meilleure explication de la  $\gamma\eta$  προσόδου. On se rappelle avec quelle sagacité il a élucidé le dossier relatif aux révoltes indigènes sous Ptolémée Soter II. A peine nommé à la Sorbonne, il achève sa thèse sur *Nonnos de Panopolis* et publie les Papyrus d'Achmîm conservés à la Bibliothèque Nationale. Théodore Reinach qui avait magistralement touché à toutes les branches de l'Hellénisme avait mis sa griffe sur la Papyrologie. Les Papyrus Reinach constituent le premier recueil paru en France depuis Letronne et Brunet de Presles. En léguant sa collection à la Sorbonne, il savait qu'elle serait en bonnes mains. Paul Collart dans un recueil paru en 1940 donne ceux qui étaient encore inédits.

Paul Collart entrait alors dans ses années les plus fécondes. Ses études sur les papyrus d'Homère, préparation à l'édition de l'*Iliade* de Paul Mazon paraissaient dans la *Revue de Philologie* de 1932 à 1943 ; ses contributions se multiplient à *Aegyptus*, à la *Revue de Philologie*, au *Bulletin de l'Institut d'archéologie du Caire*, aux *Études de Papyrologie*, à la *Chronique d'Égypte*, aux *Comptes Rendus de l'Académie des inscriptions* dont il était membre. Cependant il assumait la lourde charge de rédiger le *Bulletin papyrologique* de la *Revue des Études Grecques* et des comptes rendus critiques sur les sujets les plus divers dans la *Revue de Philologie*.

Un lourd silence tomba entre nous dans les années 1940-1945, à peine coupé par les nouvelles brèves et rares que nous échangeions par la Croix Rouge internationale. Nous devinions plutôt que nous ne connaissions les malheurs qui s'abattaient sur lui et les siens, mais nous savions que son courage ne fléchirait pas. Il n'a jamais, en effet, fléchi. Je le retrouvais quelques jours dans l'été de 1945, tel que je l'avais imaginé ; je retrouvais son amitié fidèle ; elle s'était exercée avec une affection particulière sur les miens, durant ces sinistres années. Je constatais avec une joie profonde l'accord qui n'avait jamais cessé de régner entre nos pensées. Celui que j'avais connu étudiant à Lille, et qui était tout de suite entré dans mon amitié, était devenu maintenant le maître incontesté de nos études en France. Il s'était mis à la rédaction d'un volume pour *l'Histoire grecque* de la collection des Universités de France. On pouvait attendre beaucoup de lui. J'attendais, pour moi, mieux encore, la renaissance de cette collaboration confiante qui avait scellé l'union de nos jeunes activités, et cependant nous étions encore loin l'un de l'autre quand s'est déclarée la longue et douloureuse maladie qui, le 10 avril 1946, devait l'arracher à l'obstination de nos espérances.

PIERRE JOUGUET

*Alexandrie, 3 décembre 1947.*

---